

Julien s'arrête devant l'éphéméride. Déjà le 26 mai ! Il compte mentalement et se frotte les mains : Dans trois jours on met en bouteille ! Puis comme chaque matin il jette un coup d'œil vers la fenêtre, celle qui donne sur la cour et qui n'a plus de volets, une tempête comme il y en a souvent en hiver, les a arrachés et personne ne les a remis en place. « C'est plus pratique comme ça, avait dit Mariette, plus besoin de sortir sous la pluie pour les fermer ou les ouvrir. » La lumière dorée du petit jour baigne la cour. Ça va être une journée magnifique, pense-t-il.

Le printemps cette année est chaud et sec, comme c'est courant dans cette région du sud-ouest. La veille Marcellin et lui sont allés traiter à la bouillie bordelaise la vigne des Charmettes, la plus proche des quatre vignes des Nouailles. Peu avant qu'ils ne partent, Céline leur avait demandé de chasser un couple de martinets qui venait de s'installer dans la resserre à bois, malgré les précautions prises pour tenir la porte fermée.

– Si on ne fait rien, ils vont s’installer comme chez eux. L’écurie ne leur suffit plus.

Un grognement dégoûté de Marcellin lui avait répondu, une sorte de ni oui ni non poli, et c’était Julien qui s’était occupé des oiseaux. Une sale besogne, on a l’impression de commettre un sacrilège en les chassant. C’est comme si quelqu’un voulait détruire votre maison et que vous soyez incapable de l’en empêcher. Puis le soir, pendant le repas, il y a eu cette discussion, qui n’était dans le fond que des idées en l’air, à propos du vignoble. Chacun avait défendu ses positions avec fermeté, Julien du côté de la modernisation contre son beau-père partisan du statu quo. « Qui sait ce que nous allons devenir avec cette guerre qui s’éternise, maugréa Marcellin avant d’aller se coucher. Nous serons peut-être tous morts avant d’en voir la fin. »

Il y a quatre ans les Allemands sont entrés à toute vitesse dans le pays et ont tout ravagé, comme des doryphores dans un champ de patates. Après avoir livré bataille au bord de la Somme, le gouvernement français d’alors a signé l’armistice, livré le pays aux boches puis s’est éclipsé. C’est du moins ainsi que Julien voit et résume les choses. Et c’est ainsi que l’on se raconte le petit bout de guerre que les gens d’ici, à l’image de Marcellin et de lui-même, ont vécu.

Maintenant les occupants tiennent les postes essentiels dans les ministères et ailleurs, dirigent tout et en fin de compte pillent le pays jusque dans ses musées. L’industrie, l’administration, les

transports, les journaux, les studios de cinéma, la radio nationale et tout ce qui écrit, chante ou joue la comédie est à leur service. Tout le monde, sauf les paysans.

Depuis quatre ans, les Allemands bataillent dans toute l'Europe, perdant du terrain ici, en gagnant ailleurs, imposant leurs lois à coups de canon et de lance-flammes. Certains optimistes avancent que l'on est à la veille d'une offensive qui va les renvoyer chez eux, que leur chef a été assassiné, que notre cher vieux Maréchal va se ressaisir et réunir des troupes secrètes pour aider les alliés à les chasser du pays... On raconte, car en certains endroits de France, c'est avec la langue que l'on se défend et que l'on se bat.

Marcellin et Julien se lèvent toujours en même temps, à six heures. Après s'être rasés et lavés, chaque chambre possède son cabinet de toilette, une originalité dans le pays, ils descendent l'escalier l'un derrière l'autre après s'être salués d'une brève poignée de main sur le palier. L'usage n'est pas aux épanchements marqués, ni aux accolades. La maison est sombre, dans cette région elles le sont toutes à cause de leurs fenêtres traditionnellement étroites. Elles gardent la fraîcheur, ou la chaleur de la nuit, mais elles font songer parfois à des caves. Le premier arrivé en bas de l'escalier allume alors l'unique et économique ampoule de la salle commune lorsque le jour tarde à venir.

Julien prélève le feuillet de fin papier sur l'éphéméride. Un geste, à ses yeux, qui s'apparente au

pouvoir divin ; une action qui précipite le jour précédent dans le passé. C'est aussi une tâche que lui a confié Mariette : « Sinon on oubliera de l'enlever si tu ne le fais pas, et à terme on ne saura même plus quel jour on est. On est comme au couvent dans cette ferme... »

Julien prétend que les lunaisons qui figurent sur l'éphéméride devraient ordonnancer le travail du vigneron. Après tout c'est peut-être vrai, avait réfléchi Marcellin lorsqu'ils en avaient discuté. Les jeunes sont plus instruits que nous, mais qu'est-ce que ça change ? De ne pas en tenir compte ne nous empêche pas d'avoir du bon vin car il faut aussi avoir du flair et de l'expérience. Comme il le proclame souvent : « C'est avec ses mains et sa tête que l'on est vigneron. »

Le progrès scientifique et technique qui règne sur les grands crus du Bordelais voisin, n'influencent pas ici des méthodes de travail qui se transmettent à l'identique depuis des générations. On récolte, on presse, on met en cuve, on livre à la coopérative. Entre temps on se marie, on a des enfants. Et on leur apprend le métier. Il faut changer notre manière de travailler, se dit une fois de plus Julien en lançant un regard aigu vers son beau-père. Et puis il y a peut-être l'enfant à naître. Après tout Céline est sa fille, il peut faire un effort pour elle et ses petits-enfants, cette tête de mule.

Sans ouvrir la fenêtre, Marcellin à son tour examine attentivement la cour. On peut toujours se demander ce qu'ils, les Teutons et leurs compères

de la milice, ont inventé durant le sommeil des gens. Un jour, comme ça, en se levant, il n'y aura plus rien dehors, rien que de la cendre ; ça nous pend au nez.

Julien, assis devant la grande table a sorti sa montre. Il vérifie que la grosse comtoise contre le mur du fond donne exactement la même heure, sept heures moins un quart. C'est vraiment ridicule cette manie de précision, pense-t-il en remontant le ressort de son oignon. Les travaux d'aujourd'hui, comme ceux d'hier ou de demain, ne demandent pas à être exécutés à une heure précise, ni même à un jour précis. On aurait pu rester au lit plus longtemps. Il suffit de se grouiller ensuite, au lieu de rêvasser comme tous les matins, à regarder les mouches voler. Mais allez donc faire comprendre ça à Marcellin ! Il dit que les paysans ne doivent pas être en reste avec les ouvriers qui embauchent à l'aurore et à la sirène. Moi je dis : À chacun ses tracas !

Mais Julien ne veut pas contrarier son beau-père pour si peu, alors il se lève au chant du coq. À ses yeux il y a plus important, la rénovation du vignoble par exemple, mais il faut y aller mollo avec cet entêté.

Près de la porte d'entrée, une surface de plâtre grande comme les deux mains est tombée durant la nuit. Un coup des souris, le chat est mort l'an dernier et n'a pas été remplacé. Comme le chien. Pas de bouches inutiles, conseillent les miliciens qui n'hésitent pas à tirer sur les bêtes errantes. Et même sur celles qui ont un toit. Il paraît que pour

s'amuser, dans les grandes villes, ils flinguent les toutous en promenade, au nez et à la barbe de leurs maîtres. C'est ce qu'Abel raconte, un copain qui travaille à Bordeaux.

– Faudrait repeindre la pièce et avant ça, gratter partout où ça s'effrite et replâtrer, lance-t-il à l'adresse de Marcellin. On échangeera du vin contre de la peinture et du plâtre chez le droguiste, si vous êtes d'accord ?

– Bien sûr que je suis d'accord. Ça fera plaisir à Mariette que l'on repeigne.

Finalement, Julien se sent bien dans cette maison, malgré qu'il ne soit que le gendre. Son beau-père est un homme aimable, un peu obstiné mais foncièrement plaisant, sa belle-mère est une perle et Céline, adorable, douce et pas entêtée du tout. Il n'a apporté aux Nouailles que ses bras, quelques gros livres relatifs à la vigne ramenés d'une école d'agriculture, un dictionnaire Larousse, des vêtements et des outils d'un peu tous les corps de métier. Il possède en revanche du courage à revendre, de bons bras et des idées, beaucoup d'idées.

Il bâille, s'étire. Ses muscles sont prêts à fonctionner à plein régime après une nuit passée contre le flanc de Céline. Il envoie une pensée à celle qui dort encore là-haut, juste au-dessus de sa tête.

– Déjà quatre ans d'Occupation, dit-il soudain. Si on en croit ce qui se colporte partout, il semblerait que les alliés se soient enfin décidés à faire quelque chose. Passer par les Alpes, débarquer dans un port du sud à moins que ce ne soit pas loin, sur l'Atlantique...